
	<p style="text-align: center;">Temps</p> <div style="border: 1px solid black; width: fit-content; margin: 0 auto; padding: 2px;">N° 137</div> <p style="text-align: center;">Commission échanges et Prières Courriel : amisprieres@voilà.fr</p> <p style="text-align: center;">A.A.S.A- S.N.D.S</p>	
VATICAN II, une boussole pour notre temps ?		
Ancien ou Moderne ? (Suite et fin) Les signes des Temps !		

Avant de commencer regardons ce que l'on appelle "les signes des temps".

Dominique Le Tourneau nous l'explique dans son ouvrage « *les mots du christianisme* » (Édition Fayard) le sens : « **événements et aspects de la situation du monde, à ce moment donné, permettant de comprendre la présence de Dieu et son intervention, 'sa providence', en faveur des hommes. Jésus dit à ses auditeurs qu'ils ne sont pas capables de comprendre les signes des temps.** (Mt 16,4) ».

Les signes des temps dans la bouche du Seigneur Jésus sont pour les membres du peuple de Dieu. Alors comment trouver des signes des temps dans le XX^{ième} Siècle ? Oui, en même temps que se produisait par deux fois le déchaînement le plus organisé de la violence que l'humanité ait connu, s'affermissait le projet de construire une société d'abondance et de paix. Dans une telle société, les hommes peuvent-ils voir encore une tâche qui dépasse leurs désirs conscients ?

Une humanité qui acquiert les moyens de se produire elle-même, peut-elle s'ouvrir au pardon et au Don de Dieu ou bien se durcit-elle contre lui de toutes ses forces les plus généreuses ?

On trouve dans les textes conciliaires plusieurs formulations des signes des temps (GS 4) mais on peut les ramener à trois principaux : **L'unité, la liberté, l'efficacité de l'activité humaine.**

L'unité est celui sur lequel le Concile insiste le plus. On en trouve une mention dès le premier numéro de la constitution « *Lumen Gentium* » sur l'Église, celle qui se trouve placée en tête de tous les documents.

Le Concile fait le constat que les hommes sont « *désormais plus étroitement unis entre eux par les liens sociaux, techniques, culturels* ». Déjà, ce que nous appelons « *la mondialisation* » ou « *la globalisation* » était à l'œuvre : Malgré la division du monde en deux blocs idéologiques opposés, les évolutions techniques paraissent conduire inéluctablement à une interdépendance entre les hommes. En y voyant un signe des temps, le Concile ne se contente pas d'enregistrer un fait matériel : il reconnaît une aspiration de l'humanité, il ne néglige pas les facteurs de division, d'incompréhension, de haine même qui jouent dans l'histoire des hommes et qui n'en manquait pas en ses années soixante.

Il comprend qu'une étape nouvelle de l'histoire de l'humanité se joue : L'unité de l'humanité n'est pas seulement la vue de la Foi qui a jeté des jeunes gens, hommes et femmes, par milliers dans l'aventure extraordinaire de partir à la rencontre des peuples les plus éloignés pour leur annoncer le Christ ; elle devient une réalité palpable, quotidienne !

Une tâche humaine, il en résulte un double défi pour l'Église : ad extra, aider les hommes à ne pas se contenter d'une unité matérielle que la standardisation des techniques et l'unification des cultures pourraient produire, mais viser toujours l'unité des libertés que seul le Christ peut procurer, l'unité dans laquelle son Seigneur veut rassembler les hommes.

Le deuxième signe des temps est **la liberté** ! Au XX^{ième} siècle, surtout au sortir des guerres mondiales, elle est devenue la grande revendication des hommes, de tous les hommes dans tous les peuples et dans tous les domaines de leur existence : liberté morale, liberté économique, liberté sociale et politique. Les hommes ne veulent plus être conduits comme des enfants mineurs en aucun domaine. Y voir un signe des temps, ce n'est pas négliger ce qu'il y a de périlleux ; c'est percevoir aussi que la liberté spirituelle, celle que Dieu veut pour tous les hommes et que le Christ a rendue possible malgré le péché, se frayait un chemin dans la conscience souvent troublée des hommes. Double tâche pour l'Église, alors ! Encourager les hommes à aller au bout de ce qui signifie être libre en se libérant de toute obéissance qui ne soit pas, d'une façon ou d'une autre, obéissance à Dieu ; être une communauté de liberté dans une réponse toujours plus exacte à Dieu qui révèle. La politique devient une construction de la raison et de la volonté et non plus le résultat de l'histoire ; la santé devient une conquête de tous les instants et non un don du ciel assez mal partagé. Repérer les signes des temps, les « *scruter* » (GS 4), c'est donc pour l'Église croire que le temps n'est pas qu'un facteur d'usure, que l'histoire n'a pas à être lue comme une lente décadence depuis un sommet romantiquement situé dans le passé. C'est reconnaître « *la fécondité de la durée* » (Henri de Lubac). Il y avait pour l'Église, une autre manière de regarder le temps avec confiance, c'était une tentation possible, celle du triomphalisme.

Au cours du 1^{er} Concile (Vatican I), les inquiétudes ne manquaient pas, les Pères étaient conscients de la progression de l'incroyance dans les pays occidentaux et de l'instauration dans la moitié de l'Europe et en Chine d'un régime délibérément athée avec les souffrances qu'ils provoquaient marquant les Esprits.

Certains Pères pouvaient penser que la forte réitération de la vérité catholique par le collège des évêques fidèlement rangés autour du Pape aurait un effet attractif, d'autres imaginaient sans doute que les déplacements de langage et de « manière de faire » que le Concile allait rendre possible, renouvelleraient les ardeurs apostoliques des chrétiens. C'est sur un tout autre chemin vous le voyez bien qu'il choisit d'aller en prêtant attention aux « *signes des temps* ».

L'Église sais bien en effet, elle le sait depuis toujours - même s'il arrive à certains de ses membres de l'oublier -, que sa mission ne s'épuise pas dans le succès de ses missions, pas plus dans son expansion géographique que dans la force de ses institutions.

Jean XXIII, mourut le 3 juin 1963, le 21 le Cardinal Montini fut élu...Il prit le nom de Paul VI, il se saisit de la tâche qui lui incombait : poursuivre le travail entamé, le conduire à son terme.

Au cours de la séance publique de clôture du Concile, le 7 décembre 1965, il revint en termes saisissants sur les moments du Concile : « *C'est, s'exclama le Pape, dans un temps que tous reconnaissent comme orienté vers la conquête du royaume terrestre plutôt que vers le royaume des cieux* ». Et plus loin, il disait encore : « *l'humanisme laïc et profane est apparu dans sa terrible stature et a, en un certain sens, défié le Concile. La religion de Dieu qui s'est fait homme s'est rencontrée avec la religion (car c'en est une) de l'homme qui se fait Dieu* ».

Souvent traîne dans nos têtes l'idée que Vatican II, aurait été un Concile irénique. (*)

Il le fut en un sens, mais ces mots conclusifs de Paul VI nous montrent qu'il ne fut pas aveugle à l'enjeu spirituel considérable de ce temps. Lorsque les hommes acquièrent les moyens d'orienter leur sort, alors il est plus urgent que jamais d'aider les hommes à ouvrir les yeux, à se libérer de l'illusion. Il est urgent de trouver les voies qui leur permettent de réaliser, que aussi grandes que soient leurs forces, ils ne pourront jamais résoudre le problème humain lui-même, le mélange de grandeur et de misère qu'est l'homme. L'Église ne veut pas briser les aspirations et les énergies des hommes, elle veut plutôt les accompagner parce qu'elle reconnaît en eux un mystère, l'attente d'une grandeur et d'une intensité de vie que Dieu promet et que dépasse tout ce que l'humanité pourra jamais se procurer. Le numéro 1 de *Lumen Gentium* le dit explicitement : « *Il faut [...] que tous les hommes, désormais plus étroitement unis entre eux par les liens sociaux, techniques, culturels, réalisent également leur unité dans le Christ* »

Afin de comprendre avec exactitude l'enseignement de ce Concile et de son acuité, n'oublions pas les membres de l'Église ne participant pas de même que les autres à l'Esprit du Temps. Ils ont besoin de la grâce du Christ pour vivre dans ce monde en convertissant les énergies et les désirs qu'ils y puisent.

Le Concile Vatican II a enseigné beaucoup de choses.

- Il a précisé la structure de l'Église en décrivant avec netteté le lien du Collège des Évêques avec celui des Apôtres et le rapport entre le successeur de Pierre et l'ensemble des successeurs des Apôtres, ses frères.
- Il a présenté Marie en modèle et en couronnement de toute la réalité de l'Église.
- Il a approfondi la notion d'unité de manière à faire place à l'engagement œcuménique vers l'unité visible avec les Églises et confessions non catholiques.
- Mais ce sont surtout ses enseignements concernant les liens de l'Église avec les réalités extérieures à elle, qui avait retenu l'attention de beaucoup de personnes, qu'elles s'en affligent ou qu'elles s'en réjouissent.
- Ainsi le Concile a eu l'audace de présenter les relations de l'Église avec les religions non chrétiennes, ce qui était une manière de ne plus voir que « *l'œuvre du diable* » en elles.
- Il a repris la thématique de la liberté religieuse en sortant de la vieille « notion » de tolérance pour proclamer le droit de tous les hommes à la liberté en matière religieuse.
- Il a dans la constitution « *Gaudium et Spes* », examiné l'ensemble des activités humaines en décrivant avec sympathie et encouragement les fruits qu'elles poursuivent en chacun.

Il ne faut pas croire qu'à travers cet enseignement le Concile relativisait la fin ultime de l'homme qui est la communion avec Dieu, ou négligeait l'absolu de Dieu auquel l'homme doit se soumettre. Mais c'est bien tout le contraire : à chaque fois, il s'agit pour le Concile de mettre en lumière en quoi les grandes forces qui font la vie humaine sur cette terre peuvent contribuer à insérer tout homme dans l'unique destinée qui est la sienne et qui est celle de l'humanité entière. Chaque fois, il s'agit aussi pour lui de clarifier les voies par lesquelles les chrétiens peuvent servir à l'aboutissement des démarches humaines en les portant jusqu'à la fin véritable, en les dégageant de l'enfermement du péché, et sans se contenter de résultats qui ne sont que le reflet terrestre de ce à quoi Dieu dans le Christ porte les hommes.

On peut dire que le Concile Vatican II a deux pôles : L'Église et l'Homme : « *L'humanisme laïc et profane enfin est apparu dans sa terrible stature et a, en un certain sens, défié le Concile. La religion de Dieu qui s'est fait homme s'est rencontrée avec la religion (car c'en est une) de l'homme qui se fait Dieu. Qu'est-il arrivé ? Un choc, une lutte, un anathème ? Cela pouvait arriver, mais cela n'a pas eu lieu. La vieille histoire du bon Samaritain a été le modèle et la règle de la spiritualité du Concile* » (Discours de clôture de Paul VI)

Lorsque le Concile, dans la constitution « *Gaudium et Spes* » énonce une anthropologie, c'est à dire une description de l'homme tel qu'il est en lui même indépendamment des conditions de race, de culture, indépendamment du degré de ses facultés, il ne cherche pas une sorte de plus petit commun dénominateur sur lequel tous les hommes indistinctement pourraient s'accorder. Il montre à l'homme qui il est, pour l'aider à ne pas se complaire dans ses misères et viser la splendeur où Dieu l'appelle. C'est cet homme là, l'homme à qui Dieu parle, qui connaît la tentation de l'athéisme. On a pu dire que celui-ci avait été « *l'aiguillon du Concile* », car quelles que soient toutes les raisons que l'on peut y trouver, l'homme croit devoir, croit pouvoir ou même veut tout radicalement se passer de Dieu. Toute la démarche du Concile consiste à déployer la splendeur de la vocation de l'homme telle qu'il lui est donné d'en vivre dans l'Église, en participant dès maintenant, à ce que le Christ Jésus a acquis par son incarnation, à sa mort et à sa résurrection en faveur de tous les hommes et telle qu'elle est annoncée déjà dans la nature même de l'homme et les liens dont il est tissé.

A propos de l'Église le Concile n'a pas cherché à dire quelque chose de nouveau. S'il a voulu apporter quelques précisions à la description de sa structure comme dans le rapport du collège des Évêques à sa tête, il a surtout voulu mettre l'Église en possession de sa nature et de sa structure propre. En mettant au cœur des préoccupations universelles l'unité du genre humain et la liberté, les « *temps nouveaux* » où le Concile s'est tenu offrant à l'Église une période toute particulière : Pour la première fois depuis sa première croissance, il lui a été possible de se regarder telle que l'a faite la parole de Dieu qui a pris chair en Jésus, et son action à travers les cœurs. Le Concile a donc pu dégager des formes humaines de société, mais, ce sont les points névralgiques, non pas en l'isolant, car cette histoire est dans la main de Dieu par delà toute apparence.

Alors, propos ancien ou moderne ?

Propos moderne ? Assurément, au sens historique de ce terme, au sens de la modernité du sujet. Car il fallait cette époque là où l'homme ne tient plus d'abord par des appartenances emboîtées les uns dans les autres : la famille, le clan, la nation...mais tient par lui-même, avec le risque pour lui de se trouver enfermé dans sa solitude et de s'user à chercher mille compensations.

Il fallait aussi sans doute l'expérience de l'asservissement toujours possible de la raison la mieux raisonnable aux forces obscures montant du fond de l'homme.

Propos ancien ? Bien sûr, parce qu'il correspond à une étape de l'histoire des hommes définitivement franchie maintenant. Mais propos plus ancien encore parce qu'il s'exprime le mouvement de l'Église depuis son commencement, celui qu'elle a reçu de son Seigneur et auquel sa structure la plus forte correspond exactement : le mouvement du service de l'homme pour lui faire percevoir la dignité que Dieu lui donne. Propos non pas nouveau mais toujours neuf, parce qu'il invite l'homme à sa place, sans précaution mais avec toute sa liberté et donc son intelligence devant la Parole vive de Dieu. Pour cela il désigne à l'Église sa double tâche :

- Faire entendre cette Parole là, en la reprenant toujours à la source, transmise par les générations qui nous précédaient mais non pas encombré par elles ;
- Recevoir elle-même cette Parole et lui obéir avec une exactitude généreuse.

Aujourd'hui, quarante cinq ans après la fin du Concile, mieux que jamais nous le savons : notre force pour accomplir ce travail n'est pas à chercher dans des soutiens extérieurs, la pression sociale, la tradition culturelle, la loi de l'État. Par le Concile Vatican II, l'Église s'est en quelque sorte ressaisie elle-même pour agir mieux en vue de l'œuvre de Dieu.

On se rend compte alors que ces textes suscitent bien des questions. Surtout ils invitent les chrétiens à une tâche mieux décrite en mettant sous leurs yeux les forces que Dieu leur donne.

Il y a deux pôles dans les textes du Concile, **l'Église**, œuvre de Dieu par le Christ à travers l'histoire, **et l'Homme** dans le secret de sa liberté récalcitrante, travaillée pourtant par la grâce. Mais ces deux pôles baignent l'un et l'autre dans l'attraction du Sauveur.

La mission de l'Église est de célébrer son époux avec patience et persévérance par sa prédication et par ses œuvres et d'accueillir avec confiance tout ce qui lui donne à vivre. Cette mission c'était déjà hier ! C'est aujourd'hui ! Et cela sera aussi pour demain !

Bonne méditation !

* Irénisme : nom masculin qui vient du grec Eiréné, « paix ».